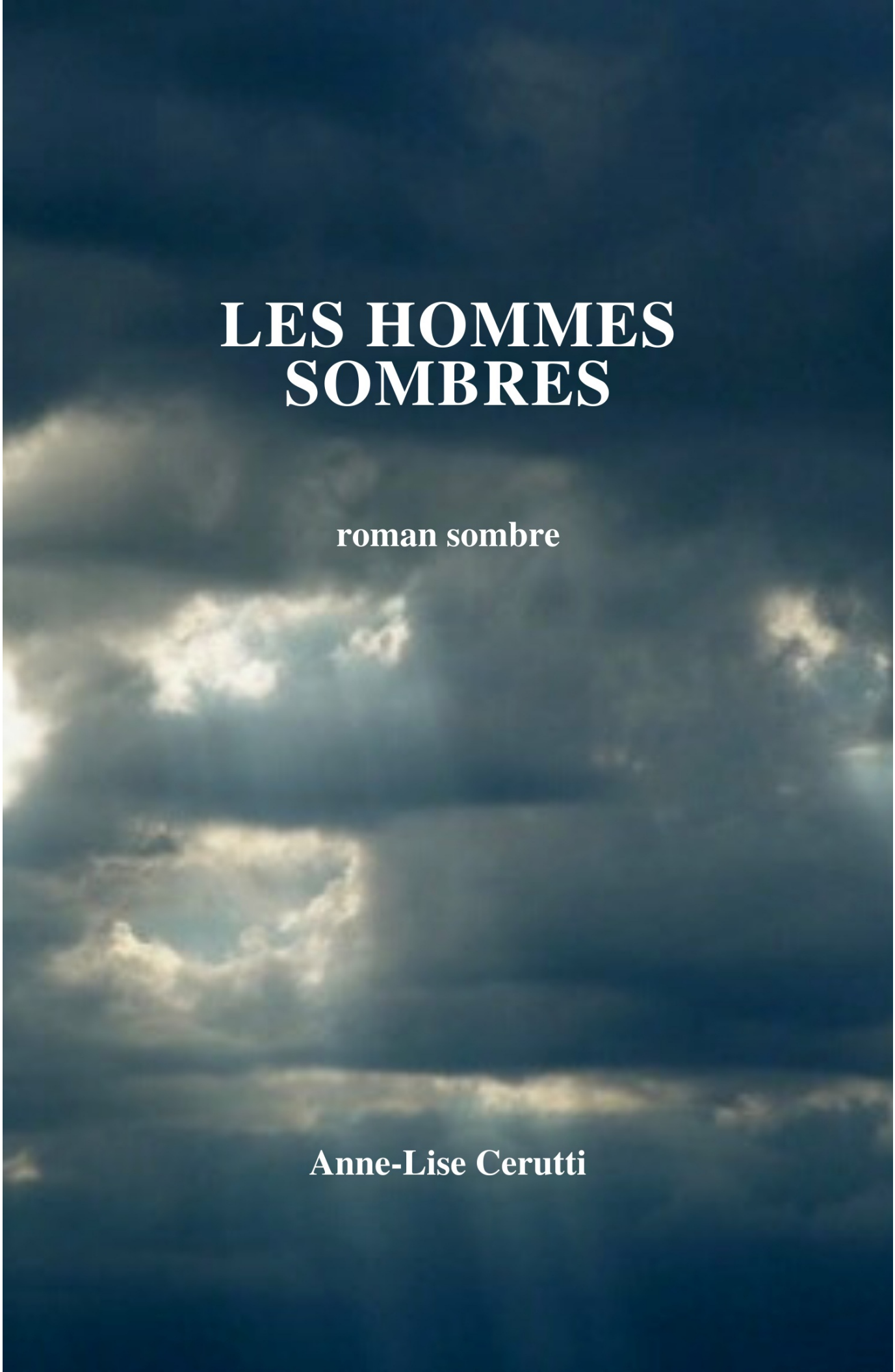

LES HOMMES SOMBRES

roman sombre

Anne-Lise Cerutti

Anne-Lise Cerutti

Les Hommes Sombres

roman sombre

© Anne-Lise Cerutti, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-9158-9

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Je dédie ce livre à tous les enfants du monde, aux enfants que nous avons été et que nous portons tous encore à l'intérieur de nous, êtres en devenir si délicats, si fragiles, si infiniment et si inconditionnellement respectables et trop souvent si peu respectés.

L'enfance est un moment qui passe vite, on est enfant tellement peu de temps, et la souffrance des enfants devient alors la souffrance humaine.

Puissions-nous nous souvenir…

*

À Jo

Samedi 27 septembre 1997

« Tu es sûre que tu ne veux pas venir dîner avec nous ? Tu n'as pas envie de sortir un peu de tes cartons ?

— Non, je t'assure, je voudrais commencer à déblayer tout ça dès ce soir, et puis vous avez sûrement envie d'être tranquilles chez vous avec les filles et de vous reposer un peu. C'était adorable de me donner un coup de main toute la journée, mais je préfère rester ici.

— Bon, alors on va libérer la baby-sitter et on te laisse... Mais promets-moi que tu ne vas pas passer toute la nuit à vider tes affaires. »

Elisa promit et embrassa chaleureusement Laurence et Philippe qui s'en allaient, fit un dernier geste de la main à son amie qui s'était retournée avec un sourire pour lui dire au revoir, puis elle referma doucement la porte sur leurs silhouettes qui s'éloignaient dans le couloir et fit face à son nouvel environnement. Elle resta un moment le dos appuyé contre la porte pour regarder le spectacle qui s'offrait à elle, et qui n'avait rien d'engageant.

L'appartement, tout à l'heure plein d'animation, était même devenu plutôt lugubre. Les jours commençaient à raccourcir, et la lumière de la lampe de bureau posée à même le sol dans l'entrée donnait des proportions fantastiques aux amas de cartons qui s'empilaient partout.

Pourtant elle était soulagée de se retrouver seule, impatiente de faire enfin connaissance avec le nouveau lieu où elle allait vivre désormais. Allait-il être ami, allait-il être neutre, ou hostile ? En tout cas il allait être le témoin de sa vie quotidienne, de son intimité, de ses joies et de ses chagrins, de ses enthousiasmes et de ses découragements.

Elle avait presque onze mois de congé sabbatique devant elle, et elle était sûre qu'elle allait enfin pouvoir, dans cet appartement, vivre pleinement. Ce ne serait pas comme avant, partir tôt, rentrer tard, passer d'une pièce à l'autre au rythme des obligations quotidiennes – la chambre – la salle de bains – la cuisine, sans s'accorder le temps de faire une halte sur le canapé avec un bon bouquin.

Mais pour l’instant il n'était pas question de se reposer mollement. Pour la

première et bonne raison que le canapé en question était recouvert de sacs et de vêtements sur leurs cintres. Et puis tous les livres étaient emballés. De toute façon elle avait du pain sur la planche.

Elle soupira, son dos quitta lentement le contact avec la porte, et elle avança vers la masse de travail qui l'attendait.

Elle continua à vider des cartons et à ranger ses affaires une bonne partie de la soirée, s'arrêtant sur des objets qui lui rappelaient son enfance, sa vie d'étudiante, ses voyages, ses amours.

Ce déménagement faisait remonter à la surface, au hasard de ce qu'elle puisait, de multiples moments de sa vie, moments importants ou non, mais qu'elle chérissait parce qu'ils la ramenaient à tout ce qui l'avait constituée jusqu'à présent. Elle avait conscience d'être la somme de toutes ces situations vécues, que chacun des objets qu'elle retrouvait faisait partie d'elle, qu'il avait contribué à créer la femme qu'elle était aujourd'hui. Elle en prenait certains dans ses mains pour les observer plus attentivement, sentir à nouveau leur douceur ou leur rugosité, se remémorer leur matière, leur forme, leur odeur, leur couleur souvent passée ; parfois elle s'arrêtait sur une enveloppe pour revoir une écriture qui parlait à son cœur…

Elle n'était pas étonnée que ce changement de territoire coïncidât avec sa quarantième année, période charnière après une rupture affective déstabilisante et sa mise entre parenthèses professionnelle. Cela aussi faisait partie d'elle.

En ouvrant un carton elle tomba sur la grande boîte en bois qui contenait le matériel de peinture à l'huile que ses collègues lui avaient offert. Elle avait été très touchée de recevoir un cadeau alors qu'elle ne faisait que partir en congé sabbatique. Il est vrai qu'elle avait envie de se remettre à peindre, elle avait même dû un jour confier ce désir à l’un ou l’une de ses collègues.

Elle sentait le besoin de renouer avec sa créativité. Cette année qui venait, elle le savait, elle le pressentait, serait importante : c'était une année pour elle, pour aller découvrir qui elle était aujourd’hui derrière le vernis professionnel sous lequel elle avait la sensation de s'être quelque peu figée ces dernières années.

Elle eut une pensée pour « avant ».

Avant... elle était plus jeune, plus jolie, elle ne se sentait pas bridée par le temps qui passe, par les expériences difficiles qu'elle avait vécues ensuite ; avant

elle ne savait pas encore qu'elle allait se cogner toujours sur les mêmes murs, et à chaque fois se faire le même mal ; avant elle avait la fraîcheur de la jeunesse et la vie en elle, des illusions certes, mais qui se manifestaient en bouffées d'enthousiasme, d'inspiration insolente et totale, dans des moments où elle sentait sa poitrine se gonfler d'exaltation, son être entier vibrer dans la joie d'être vivante et de créer.

Mais ce n'était qu'aujourd'hui qu'elle pouvait jeter ce regard lucide sur son passé. Et elle avait bientôt quarante ans, maintenant.

Cette année sabbatique (que ses collègues, dans la carte jointe au cadeau et qu'ils avaient tous signée, avaient qualifiée joliment « d'année sympathique ») allait être pour elle l'occasion de se poser et de réfléchir à ce qui lui avait pris cette énergie innocente et conquérante qu'elle vivait alors dans la plus naïve inconscience, presque comme un dû.

Peut-être cela correspondait-il seulement à un fantasme de rattraper une jeunesse disparue, de faire revivre des choses qui étaient possiblement mortes, mais elle sentait que ce n’était pas que ça ; il y avait autre chose.

En tout cas il fallait qu'elle sache, il fallait qu'elle se recentre sur elle-même, qu'elle repense à sa vie.

C'était presque devenu une nécessité. Même si son âge lui semblait considérable, après tout elle n’avait que quarante ans ; si elle trouvait la clé ses prochaines années – pourquoi pas encore deux fois vingt – pourraient être moins solitaires, moins heurtées et même, qui sait, harmonieuses.

Ce déménagement s’inscrivait donc dans son intention d'une vie nouvelle, plus libre, tournée vers elle-même, en lien avec le passé pour éclairer et préparer l'avenir, non plus une vie dans l'urgence du quotidien et la fuite en avant.

Pendant les jours qui suivaient elle continua à vider des cartons et à s'installer progressivement chez elle. Cette activité répétitive et ludique stimulait ses pensées, qui erraient d'un sujet à un autre au fil de ce qu'elle voyait, touchait, ressentait, et une idée singulière commença à germer dans son esprit.

L'appartement était constitué d'un séjour et de deux autres pièces – une grande dont elle allait faire sa chambre, et une autre plus petite qui servirait de bureau et de chambre d'amis. Ses meubles et ses livres allaient emplir cet espace. Et si elle trouvait un lieu qui serait dédié à sa réflexion, à son inspiration, à sa création ? Bien sûr elle avait besoin d'un atelier, un lieu où elle pourrait créer dans le vide et dans le silence. Pas possible de travailler chez elle, le lieu était beau et confortable, mais pas assez grand, pas assez calme.

Elle n'avait pourtant pas les moyens de louer un atelier d'artiste – il y en avait bien quelques-uns dans les vieux immeubles réhabilités du centre-ville mais ils s'arrachaient à prix d'or, et puis ce n'était pas suffisamment retiré du monde.

Elle était toute à son idée et ne se rendait même pas compte qu'elle était déjà en train de déserter ce logement qu'elle venait à peine d'investir, qu'elle allait de nouveau se lancer dans cette fuite en avant qu'elle voulait précisément éviter. Mais non, elle passait une partie de ses nuits à échafauder des plans dans tous les sens, avant de sombrer dans un sommeil inégal.

Au bout de plusieurs jours de recherches actives elle n'avait trouvé aucun lieu susceptible de lui convenir et le découragement commençait à la gagner.

Un matin à tout hasard elle en parla à son boucher, se remettant entre les mains de la providence... lesquelles mains devaient être tendues vers elle ce jour-là, puisque ce dernier lui dit que l'un de ses fournisseurs, un éleveur qui possédait une ferme à une vingtaine de kilomètres de la ville, lui avait confié qu'il cherchait justement à louer une ancienne métairie qui se trouvait sur ses terres.

Elisa fut tout de suite intéressée : une bâtisse isolée, loin de tout, probablement pas de téléphone, sûrement pas trop cher à louer, c'était exactement ce qu'il lui fallait !

*

Lundi 6 octobre

Deux jours plus tard, munie des coordonnées du fermier, à qui elle avait téléphoné, elle prit sa voiture et sortit de la ville.

Elle ne se lassait jamais de prendre cette petite route qu'elle connaissait bien ; elle longeait des champs, plongeait dans des lacets au milieu des arbres – en plein été ils formaient une voûte verte qui filtrait la lumière drue du soleil et produisait l'impression éphémère d'être dans un autre monde – et puis la route revenait à ciel ouvert, un ciel qui se reflétait dans l'eau grise de vastes étangs entourés de roches sombres.

Mais en ce jour d'automne les arbres offraient à la vue d'Elisa un feuillage dont les tons roussis créaient une harmonie chaleureuse avec le paysage environnant et tranchaient vivement sur le ciel d'un gris laiteux.

Cette route avait autrefois été témoin d'un fait divers curieux, et assez inattendu pour cette région réputée tranquille.

L'évènement s'était passé à la fin des années soixante-dix.

Par une nuit d'automne une voiture avait plongé en contrebas vers les étangs, où elle avait ensuite entièrement brûlé. On en avait retiré quatre corps, ou plutôt ce qu'il en restait. Les occupants de la voiture n'avaient eu aucune possibilité de s'extraire des tôles qui les piégeaient. Il faut dire que la voiture était, à proprement parler, un arsenal roulant. L'enquête avait démontré que le coffre contenait des armes, des munitions et des explosifs.

Ni les cadavres calcinés retrouvés après l'accident ni les débris de la voiture, une grosse berline volée à Paris quelques jours auparavant, n'avaient livré d'indices. Rien. La police n'avait pas pu découvrir la moindre piste. La présence des explosifs dans la voiture et leur quantité avaient seulement permis de privilégier l'hypothèse qu'il s'agissait d'un groupe de terroristes et non de membres du grand banditisme.

À cette époque les mouvements terroristes commençaient à prendre plus de place dans l'actualité, même si l'on était encore loin de ce qui allait se passer un peu plus tard, dont elle gardait des souvenirs très nets.

En septembre 1986, à Paris, elle était assise à l'arrière d'un autobus coincé sur le boulevard Saint-Germain au milieu d'un gigantesque agglomérat de voitures dont les conducteurs, furieux, se défoulaient sur leurs klaxons et elle se rappelait, lorsqu'elle y repensait, le sentiment d'incrédulité d'abord, puis d'horreur,